

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ANGLAIS À PARIS

BERTIN D'ANDILLY, AUGUSTE-
LOUIS

Comédie — 1787

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

L'ANGLAIS À PARIS	5
-------------------------	---

L'ANGLAIS À PARIS

SCÈNE PREMIÈRE

LE LORD PORTER (*assis à une table, où il prend du thé*)

Grâces à la Paix, me voilà donc à Paris pour la seconde fois ; il me tardait de revoir cette aimable Ville, le centre du bon goût, de la politesse et du plaisir. Depuis que cette diable de guerre il dure, je vis en exil au milieu de mon patrie, et j'y cherche en vain ce qu'on ne peut trouver qu'ici. Les hommes sont, il faut en convenir, de grandes folles de se battre : la vie est assez courte sans l'abrèger ; mais nos querelles sont terminées, et je reviens embrasser nos amis. Nos amis ! Oui, je dis bien : le Français est le plus digne de l'être. Je commence à sentir que je respire un meilleur air, il me semble que je suis porte mieux, et que la gaieté me revient. Nous autres Anglais nous sommes chez nous tristes, noirs, rêveurs, mélancoliques ; en France nous devenons vifs, enjoués, pétulants, badins. C'en est fait, je renonce pour jamais à Londres, je n'aime pas les brouillards. Quand à nos femmes, ce sont de belles statues, des marbres inanimés ; les Anglaises raisonnent l'amour, les Françaises l'inspirent, voilà ce qu'il me faut. Sexe charmant, recevez mon hommage, et le tribut d'un coeur qui depuis cinq ans n'a pu aimer personne. Le diable me porte si je mens : une, deux, trois et cinq ; il y a, mon foi, cinq ans ; mais il est facile ici de réparer le temps perdu, et l'amour qui, en Angleterre marche et se traîne pesamment, vous fait voyager si vite en France, qu'on s'aperçoit bientôt que ce petit Dieu vous promène dans ses états. Mon arrivée dans ce pays, il étonnera,

je crois, bien du monde. La Marquise de Volmar l'ignore jusqu'à présent : je suis bien aise de m'amuser quelque temps de son jalousie. Elle n'aura pas manqué de m'accuser de perfidie, de trahison ses dernières lettres m'annoncent même qu'elle ne comptait plus sur mon retour : je
25 l'ai laissée dans cette idée pour éprouver ses sentiments. Si la Marquise m'aime toujours, j'en serai fort charmée pour elle et pour moi : si elle ne m'aime plus, eh bien, je me consolerais d'une infidèle avec une autre, j'en ai déjà trouvé l'occasion. J'ai remarqué Jeudi dernier au bal de l'Opéra une femme à laquelle je ne crois pas être indifférent ; quand j'ai
30 vu qu'elle m'en voulait décidément, je me suis mis à folâtrer et à papillonner de belle en belle : ça m'a parfaitement réussi. La dame est devenue furieuse, mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle n'a pas parlé ; si ce n'était pas une femme.... Oh, c'en est une, et je veux poursuivre l'aventure. Il y a ce soir grand bal, j'irai, je la verrai, je deviendrai plus
35 pressant, plus vif, plus entreprenant ; et si elle fait la cruelle je parlerai Anglais.

SCÈNE II

Porter, Germain.

GERMAIN

Milord, votre maître de langue.

PORTER

Faites entrer.

40

SCÈNE III

Monsieur Duval, Porter.

DUVAL

Milord, je vous apporte les nouveautés du jour, et ces ouvrages éphémères que l'industrie des Libraires a imaginés pour amuser l'homme oisif.

PORTER

Posez-vous, Monsieur, j'ai beaucoup de choses à vous dire, nous passons ensuite à l'examen de vos feuilles. 45

DUVAL

Milord, je vous écoute.

PORTER

Vous savez, Monsieur, que je cherche un Secrétaire et un homme de compagnie ; les qualités que j'ai remarqué chez vous m'ont déterminé en votre faveur, et je vous ai choisi pour remplir ces deux places. 50

DUVAL

Que je suis heureux, Milord, d'avoir fixé votre attention ! Je sens trop combien il est avantageux d'être auprès de votre personne.

PORTER

Point de compliments, Monsieur ; je me méfie de ceux qui en font.

DUVAL

Milord, vous n'aurez plus à me faire ce reproche. Je fais combien l'adulateur est vil, mais l'homme opulent veut être flatté.

55

PORTER

Tant pis pour l'homme opulent, il a tort ; moi je ne connais que le mérite, quiconque en a, devient mon égal. Que donne-t-on à l'Opéra ?

DUVAL

Milord, ces feuilles vous en instruiront, je vais vous en faire la lecture.

PORTER

Parcourez, parcourez. Il ne faut pas mettre plus de temps à les lire, qu'on est de temps à les faire. Que de feuilles ! Je n'y avais pas pris garde ; c'est donc maintenant comme à Londres ?

60

DUVAL

La même chose, Milord ; on n'a peut-être jamais tant imprimé.

PORTER

Et jamais moins écrit.

DUVAL

Nous commencerons par le Mercure.

PORTER

Comme ils viendront, cela m'est égal.

65

DUVAL

Le Colosse de Rhodes et la Souris...

PORTER

Passez.

DUVAL

Les Mécontents... Pièce fugitive.

PORTER

Les Mécontents ! Il y en a beaucoup dans le monde... La seule chose que je désire est de n'en pas faire ici.

70

DUVAL

Journal de Paris... Vers.

PORTER

Point de Vers, je vous prie.

DUVAL

Nécrologie.

PORTER

Nécrologie. Qu'est ce que signifie ce mot ?

PORTER

C'est l'éloge des hommes illustres.

75

PORTER

Voyons...

DUVAL

Le célèbre Président de Montesquieu vivait en l'année...

PORTER

Je vous arrête. Je suis indigné de voir que l'on confie à des feuilles volantes un nom si précieux ; c'est sur le marbre et l'airain qu'il faut le graver, et non pas sur des chiffons.

80

DUVAL

Trait de bienfaisance.

PORTER

Voilà ce que j'aime : l'article est-il long ?

DUVAL

Non, Milord, il ne tient que deux lignes.

PORTER

Tant pis : laissez cet papier.

DUVAL

Milord, voulez-vous prendre votre leçon de français ?

85

PORTER

Je vous en tiens quitte pour ce matin.

DUVAL

L'étude de notre langue ne vous coûtera pas grand travail, car vous êtes déjà parvenu à un degré de perfection auquel peu d'étrangers doivent prétendre.

PORTER

Je n'en sais rien. Je suis toujours fort embarrassé avec cet diable de masculin et de féminin.⁹⁰

DUVAL

La première règle de notre langue, est que l'adjectif doit toujours s'accorder avec le substantif, en genre, en nombre et en cas.

PORTER

Ma foi, que le masculin et le féminin s'arrangent ; quand ils se rencontrent, cela me fait plaisir ; quand ils ne se rencontrent pas, j'en suis fâché, mais ce n'est pas mon faute, je fais ce que je puis.⁹⁵

SCÈNE IV

Porter, Duval, Germain.

GERMAIN

Milord, votre maître de danse.

PORTER

Bon ! Faites monter.

DUVAL

Milord, je me retire.

100

PORTER

Comme vous voudrez. À propos, n'oubliez pas les livres dont je vous ai parlé hier. Je veux avoir une bibliothèque, parce que c'est meuble qui se conserve longtemps ici.

DUVAL

Milord, je me conformerai à vos désirs.

SCÈNE V

PORTER *(seul)*

Monsieur Duval est un homme précieux dans son espèce ; de tous les Savants que je connais, c'est sans contredit le plus aimable, car il n'ennuie personne.

105

SCÈNE VI

Porter, Frivole.

PORTER

Bonjour, Monsieur Frivole.

FRIVOLE

Milord, j'ai l'honneur de vous assurer de mon très humble respect.

110

PORTER

Je suis dans un grand désespoir de ne pouvoir prendre mon leçon aujourd'hui ; mais je me sente lourd, pesante ; je ne suis pas dans mon assiette ordinaire.

FRIVOLE

Milord, la danse ne doit être qu'une affaire de plaisir ; le moyen de s'en amuser longtemps, c'est de ne point la regarder comme une occupation sérieuse. ¹¹⁵

PORTER

En ce cas, je m'en amuserai longtemps ; car je ne trouve rien de plus extravagant que des pas, des caprioles ; et je crois que quand les pieds sont légers, la tête est vide.

FRIVOLE

Milord, rendez plus de justice à notre Art. Ce n'est plus cette Danse ancienne, qui ne représentait au Spectateur ennuyé que des figures froides et insipides ; c'est une Danse pantomime, qui exprime toutes les passions dont le coeur de l'homme est agité. C'est un tableau enrichi des plus superbes couleurs, où chaque personnage se meut et agit au gré du génie créateur par lequel il reçoit la vie et le sentiment. Rois, Pâtres, Héros, Bergers, Sujets, Esclaves, Amants heureux, Amants trompés, tout est soumis à l'Art du Danseur, et ne brille sur nos Théâtres que par l'éclat qu'il reçoit de nous. ¹²⁰
¹²⁵

PORTER

Ma foi, vous aurez beau dire ; je trouve qu'il est fort ridicule de faire danser Achille et Agamemnon. ¹³⁰

FRIVOLE

Les pas ne sont point de simples mouvements de jambes imaginés pour faire valoir la légèreté et la souplesse ; les pieds ont leur langage, et forment des phrases qui ont aux yeux du Connaisseur l'énergie du Discours. Par exemple, un vieillard s'approche-t-il d'une jeune personne pour lui parler de sa tendresse, en bien ! des coulés, des brisés, des pliés.¹³⁵ Un amant surprend sa maîtresse avec son Rival ; propos, dispute, querelle. L'Amant est le plus fort, et chasse le Rival avec des jetés battus. Un Berger et une Bergère se donnent rendez vous dans un bocage, et se jurent une fidélité éternelle : alors pas tombés, pas retroussés et assemblés Un Président et un Officier sont amoureux de la belle Julie : ils vont¹⁴⁰ tous les deux chez elle pour l'engager à faire un choix ; le Président l'aborde, pas grave ; l'Officier approche, pas relevés, entrechat à huit : Julie congédie le Président, contretemps en arrière ; elle donne sa main à l'Officier, contretemps en avant.

SCÈNE VII

Germain, Porter, Frivole.

145

GERMAIN

Ah ! Milord, un accident terrible.

PORTER

Parlez vite.

GERMAIN

Votre cocher s'est laissé tomber en conduisant votre voiture à la campagne, et s'est dangereusement blessé.

(Pendant ce temps le Maître de danse fait des pirouettes en fredonnant. Porter regarde le Danseur avec indignation.)

PORTER

Partez, courez, envoyez à son secours, et qu'on ait soin de lui comme de moi-même. Je savais bien que votre tête, il était vide : mais je croyais qu'il vous restait quelque chose dans le coeur. 150

FRIVOLE

Excusez, Milord, une distraction...

PORTER *(lui donnant une bourse)*

Tenez, voilà pour vos jambes ; ne vous présentez jamais devant moi.

(Voyant que Porter ne l'écoute point, Il se retire d'abord un peu confus ; il reprend ensuite son air gai, et sort en battant des entrechats.)

FRIVOLE *(recevant l'argent)*

Vous ne voulez pas que je vous fasse répéter votre gargouillade. 155

SCÈNE VIII

PORTER *(seul)*

Cet homme m'a mis dans une agitation diabolique ! J'ai besoin de quelqu'un pour me dissiper. Le Marquis du Razilli devait venir ce matin : je l'attends avec impatience. C'est un homme adorable ; s'il a la légèreté du Français, au moins en a-t-il toutes les bonnes qualités.

SCÈNE IX

Porter, Germain.

160

GERMAIN

Monsieur, le Marquis de Razilli.

PORTER

Bon ! Je suis contente ; dépêchez vous, il me tarde de le revoir. Le charmant fripon ! Il est léger, badin, folâtre ; je l'aime fortement.

SCÈNE X

Porter, Razilli.

RAZILLI

Eh ! Bonjour, Milord.

165

PORTER

Bonjour, Monsieur le Marquis.

RAZILLI

Je vous croyais mort, enterré.

PORTER

Je ne reviens pas de mon surprise.

RAZILLI

Sortez-vous de l'autre monde ?

PORTER

Non, pas tout-à-fait ; mais en vous voyant, je crois y être. Plus je vous¹⁷⁰
regarde, moins je vous reconnais. La peste m'étouffe ! Si l'on ne m'avait
pas dit votre nom, je vous aurais pris pour un Palefrenier Anglais.

RAZILLI

Vrai, là, sérieusement

PORTER

Sur mon foi.

RAZILLI

Que je vous embrasse, Milord ; vous ne pouviez me faire un compliment¹⁷⁵
plus galant.

PORTER

Vous savez, Monsieur le Marquis, que nous ne sommes pas flatteurs.

RAZILLI

Il me ravit, ce cher Lord. J'ai l'air d'un palefrenier Anglais, je suis trans-
porté.

PORTER

Tirez-moi d'embarras ; je ne connais rien à cette métamorphose.¹⁸⁰

RAZILLI

Comment ! Vous ne savez pas, vous ne devinez pas ; c'est la mode, le
costume, le genre : voici le Français du matin... Habit de saison ; coif-
fures à grosses boucles, la tête haute, le maintien noble, dans un char

simple et léger qui fait voler la poussière, voilà le Français de l'après-midi.

185

PORTER

C'est-à-dire que vous êtes Anglais le matin, et Français le soir. Si j'étais Français, je me ferais honneur de l'être toute la journée.

RAZILLI

Nous autres, nous ne cherchons que ce qui nous amuse, et la mode fait notre occupation ; c'est elle qui dirige nos goûts et nos plaisirs : nous changeons de forme avec elle, et n'existons que par elle. Mais, Milord, ne vous y trompez pas ; le Français n'a que l'écorce de la frivolité, c'est un jardin tantôt négligé, tantôt cultivé avec art, où l'on trouve des fruits en toute saison. Dites-moi, Milord, irez-vous ce soir au Bal ?

190

PORTER

J'y suis attendu par l'objet le plus ravissant.

RAZILLI

En ce cas, je vous conseille de ne pas vous faire attendre ; c'est un endroit où les femmes s'impatientent bientôt. Eh ! Quel est cette beauté, ce tendron ? Vous connaissez ma réputation ; Milord, et je suis, sans contredit, l'homme le plus discret de la France.

195

PORTER

Je ne la connais pas bien encore ; mais elle m'aime beaucoup ; j'en suis sûr. J'ai le coeur sensible, je ne veux pas la faire souffrir davantage.

200

RAZILLI

Je sais tout mon Bal par coeur, et il n'y a que moi dans Paris pour vous deviner un masque. Comment était-elle habillée ?

PORTER

En blanc.

RAZILLI

La taille ?...

PORTER

Élancée.

205

RAZILLI

La main ?

PORTER

Petite et potelée.

RAZILLI

Le pied ?... Mignon.

RAZILLI

M'y voilà bientôt. Les cheveux longs et pendants ?

PORTER

Justement.

210

RAZILLI

Coiffée en fleurs !

PORTER

Véritablement.

RAZILLI

Délicieux ! Excellent !

PORTER

Vous la connaissez, Monsieur le Marquis ?

RAZILLI

Pas si bien que vous, Milord, pas si bien. La rencontre est plaisante.

215

PORTER

Dépêchez-vous, Monsieur le Marquis ; mon amour, il est fort pressé.

RAZILLI

Tranquillisez-vous, vous ne souffrirez pas longtemps. Cette charmante, cette adorable, cette divine, c'est votre ancienne, la fille du Comte de Volmar ; cette jeune folle, cette Héroïne de Roman, qui trouvait mauvais que vous ne l'eussiez pas épousée après le lui avoir promis. Vraiment, s'il fallait tenir tout ce qu'on promet, on serait perdu, ruiné. Se marier parce qu'on vous a trouvé aimable, c'est nouveau, mais très nouveau.

220

PORTER

Maudite rencontre !

RAZILLI

Vous auriez trop ri de voir le désespoir de la petite : ça pensé devenir tragique : elle vouloir se poignarder, se noyer, s'empoisonner ; il n'y a que le genre de mort qui l'ait embarrassé jusqu'à présent. Le père jetait les hauts cris ; il disait qu'il voulait en demander raison à toute l'Angleterre. Le frère, plus extravagant que les autres, devait être le Dom Quichotte, et courir le monde armé de toutes pièces, pour vous faire un mauvais parti. Ça a fait un tapage étonnant dans Paris pendant plus... de deux heures. Mais soyez tranquille ; le bonhomme de père est dans les espaces imaginaires. Oh ! Il est bien là. Pour le frère, il ne tardera pas à devenir invisible aussi, et vous serez bientôt maître du champ de bataille.

PORTER

Je sais maintenant ce que j'ai à faire.

RAZILLI

Rien n'est plus simple, du réchauffé n'est bon à rien. Il faut lui dire : Que me voulez vous ? Vous m'aimiez, je vous aimais ; je ne vous aime plus ; attendez, on vous aimera peut-être une jour.

PORTER

Non, Marquis ; j'ai fait une faute, je veux la réparer.

RAZILLI

Voilà ce qui s'appelle le sentiment tout pur, c'est sans doute pour me chasser, eh bien ! Je me retire, car la place n'est pas tenable. On vous verra sans doute ce soir au bal : bien des choses à la petite.

PORTER

J'y ferai, Monsieur le Marquis, et j'aurai de la satisfaction de vous y rencontrer.

(Il sort.)

RAZILLI

Allons, livrez-vous bien à vos remords, aux transports de la tendresse ;
du pathétique, du romanesque, que la reconnaissance soit chaude. Oh !
C'est du dernier plaisant ! 245

SCÈNE XI

PORTER *(seul)*

C'est décidé, j'irai trouver la Marquise de Volmar ; elle verra que je suis encore digne d'elle. Mon intention ne fut jamais de la tromper. Lorsque je lui rendis mes hommages, mes vues étaient droites ; la guerre m'a
empêché de les remplir ; c'est à moi maintenant à la venger du Men-
songe. L'honneur des femmes tient à l'opinion publique ; flétrit leur ré-
putation, c'est les outrager dans ce qu'elles ont de plus précieux. Dès ce
soir, je veux confondre la calomnie. 250

SCÈNE XII

Germain, Porter.

255

GERMAIN

Milord, voici une lettre.

PORTER

Quelque invitation, sans doute ; j'ai bien autre chose en tête « Votre silence est étonnant, Milord ; vous n'ignorez pas les promesses que vous avez faites à Mademoiselle de Volmar. Si vous les avez oubliées, je vous les rappelle. Il faut les remplir aujourd'hui, ou vous battre avec moi ;²⁶⁰ choisissez entre ces deux partis. Je vous attendrai ce soir à onze heures, Place du Carrousel. Apportez vos pistolets, j'aurai les miens. » « Le Comte DE VOLMAR, frère. » Belle invitation ! Mon choix est fait, je me battrai. Germain, dites que je m'y trouverai, à onze heures précises.

SCÈNE XIII

(Le Théâtre change et représente une place publique. On voit à droite la porte cochère d'un Hôtel. Les scènes suivantes se passent dans la nuit la plus obscure.)

PORTER *(seul)*

Imprudent, tu me provoques ! Tu me défies ! Je te montrera que je ne²⁶⁵ crains pas les menaces. Sans toi, j'allais... Mais il n'est plus temps. J'aime mieux mourir que de passer dans le monde pour avoir fait par lâcheté ce que je devais faire par honneur.

SCÈNE XIV

(Il chantonne.)

(Il chante.)

(Il se donne le nez contre une borne, et tombe.)

JÉRÔME (*Cocher de Fiacre, ivre*)

Qui va là ? Qui va là ? Personne. Monsieur de la Fleur !... Mais c'est affreux ; donner un rendez-vous à un galant homme, et ne pas y venir. 270
Qu'est ce que c'est donc que ça ? Il y a deux heures bientôt que je demande Monsieur de la Fleur à tous les Cabarets du quartier, c'est inutile. Ah, mon ami, parce que vous êtes un Cocher Bourgeois, et que je ne suis qu'un Cocher de Fiacre, vous croyez qu'on doit vous attendre, pas de ça Je vous attraperai ben, car je boirai tout seul ; mais voyez donc cet 275
Olibrius, ce faquin, ça ne vous est pas plutôt en condition, que ça se donne des tons, ça fait le Monsieur. Qu'est ce donc que ça ? Que diable, on crie gare, et on n'accroche pas les gens. Allons, Cocher, votre main droite, avancez Ah ! c'est une borne ! Mais où suis-je donc ? Pourquoi fait il si noir ! Ma foi, Monsieur de la Fleur, vous viendrez quand vous voudrez. De peur de m'égarer, allons au Cabaret. Si vous venez ; nous 280
boirons ensemble ; si vous ne venez pas, je boirai pour vous et pour moi.

SCÈNE XV

Porter, Jérôme.

JÉRÔME (*chantant*)

Réveillons-là, réveillons-là... 285

PORTER

Je ne me trompe pas, c'est ici l'endroit ; avançons.

JÉRÔME (*fredonnant*)

La Belle enfin s'éveilla.

PORTER

Diable soit de l'ivrogne !

JÉRÔME

Ivrogne ! C'est un quelqu'un qui me connaît ; je vois ça tout de suite, moi.

290

PORTER

Il semble que ce coquin se trouve là exprès pour nous déranger.

(Porter et Jérôme se heurtent.)

JÉRÔME

Déranger !... Dérange-toi, si tu veux, la rue est assez large.

(Il le pousse un peu rudement.)

PORTER

Prenez garde, mon ami, je perds patience à la fin.

JÉRÔME

Doucement donc, je crois que tu te fâches. Si j'avais mon fouet...

PORTER

J'ai bien envie d'étriller cet impertinent ; mais non : il vaut mieux lui parler doucement, c'est le seul moyen de m'en débarrasser.

295

JÉRÔME

Ah ! Tu ne dis plus rien ! Je savais ben moi que je te ferais filer, je t'apprendrai à respecter un homme en place.

PORTER

Mon ami !

JÉRÔME

Mon ami, parlez-moi de ça ; j'aime qu'on soit honnête. Eh ben ! Si je suis ton ami, il faut venir au Cabaret boire bouteille.

300

PORTER

Je suis bien sensible à votre invitation ; mais, en vérité, je ne puis l'accepter.

JÉRÔME

Tu fais le vilain, tu as peur de payer ; viens toujours, je payerai, moi, je payerai.

305

PORTER

Les gens de ma façon ne vont point au Cabaret, et ne boivent point avec vos pareils.

JÉRÔME

Je vous demande ben excuse, not' Bourgeois ; si vous m'aviez fait plutôt vot' généalogerie, je vous aurais rendu le respect que je vous dois. Eh ben ! Not' Bourgeois, puisque vous ne buvez pas avec les Cochers de Fiacre, vous leur donnez au moins queuquefois de quoi boire à votre santé ?

310

PORTER

De bon coeur, mon ami : voilà six francs.

JÉRÔME

Combien faut-y vous rendre là-dessus, not' Maître ?

PORTER

Rien, garde tout.

315

JÉRÔME

Allons donc, vous badinez, vous vous moquez.

PORTER

Gardez, vous dis-je, et laissez-moi seul ici.

(À part.)

(Haut.)

(Il chante en sortant : Je suis Lindor...)

JÉRÔME *(ôtant son chapeau)*

Monsieur le Comte, j'allons me retirer, et boire à votre santé par obéissance. Oh ! C'est qu'il ne faut pas nous dire les choses deux fois : nous autres Cochers de Fiacre, nous entendons le numéro : nous en voyons bien d'autres. Gageons que ça vous est queueque grand Seigneur, qui vient vous faire ici un tour de son métier... Heim... Not' Bourgeois, je demeure sus la place du Palais-Royal, et je suis Z, Numéro vingt.

320

SCÈNE XVI

PORTER *(seul)*

À la fin le voilà parti. Le Comte de Volmar est un homme d'honneur, je suis sûr qu'il viendra. Maintenant que je suis seul, je veux penser. Dans un instant je serai mort, ou j'aurai tué un homme ; et pourquoi ? Parce qu'il y a des méchants. Quelle extravagance ! Mais quand le préjugé parle, il faut se taire. Réfléchir, raisonner est d'un lâche, et le point d'honneur vous dit en vous menant à la mort : Périss sans murmurer.

SCÈNE XVII

Porter, Madame Alain et ses enfants.

330

(Madame Alain tient une lanterne, et marche entre ses deux enfants.)

PORTER

Qu'aperçois-je ? De la lumière, une femme et des enfants... seuls à cette heure-ci Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire. Ils approchent. Je vais me mettre dans un endroit d'où je puisse les examiner sans être vu.

MADAME ALAIN

Quelle nuit ! quelle obscurité ! Je ne sais où je vais ; les forces me manquent, je tombe de faiblesse.

335

FRANÇOIS

Maman, j'ai bien froid.

MADAME ALAIN

Du courage, mon ami, la nuit ne sera pas longue.

NANNETTE

Mais, ma bonne maman, où est papa ? Il m'avait dit qu'il reviendrait tout de suite.

340

(À part.)

MADAME ALAIN

Il n'est pas loin, ma fille, je l'attends à chaque minute. Les pauvres enfants ! Ils me déchirent le coeur, Faut il que je sois obligée de les tromper !

NANNETTE

Oh ! Ma bonne maman, cela n'est pas bien, de me tromper, vous me grondez, vous savez, quand je mens.

345

MADAME ALAIN

Sois tranquille, ma chère amie, ton papa va venir. Mes enfants, voici des bancs, reposez-vous.

FRANÇOIS ET NANNETTE

Et vous, Maman ?

MADAME ALAIN

Et moi aussi. Je vous aime trop pour vous quitter. Quelle situation affreuse ! Les hommes sont sans pitié. Le Riche dort tranquille dans son hôtel, tandis que le Malheureux meurt de faim à sa porte.

350

FRANÇOIS

Ma bonne maman, nous n'avons pas soupé.

NANNETTE

Ni vous, ma chère maman.

MADAME ALAIN

Hélas ! Je n'ai que des larmes à leur donner.

PORTER (*à part*)

Ce sont des Malheureux : je vais leur apprendre que le Riche veille quelquefois.

MADAME ALAIN

Ah Ciel ! J'entends la voix d'un homme.

PORTER

Oui, Madame, c'est un homme ; cela vous étonne ? Vous avez raison ; car ils sont maintenant fort rares.

MADAME ALAIN

Excusez, Monsieur, la frayeur que m'a causée votre présence.

360

PORTER

Rassurez-vous, Madame, je ne viens ici que pour vous faire du bien.

MADAME ALAIN

Du bien, Monsieur, je n'en reçois de personne ; le travail de mes mains suffit au besoin de ma famille.

PORTER

La dissimulation est inutile ; j'ai tout entendu, Madame. Je sais que vous mourez de faim par orgueil.

365

MADAME ALAIN

Eh bien ! Monsieur, puisque vous savez tout, je ne vous cacherai pas plus longtemps l'état affreux où je suis. Mon mari et moi, nous étions venus à Paris solliciter un procès d'où dépend notre petite fortune ; après avoir dépensé à la poursuite de cette affaire, le peu d'argent qui nous restait, nous fûmes obligés de contracter quelques dettes : nos Créanciers, fatigués d'attendre, ont usé de rigueur envers nous, et l'on ne nous a pas même laissé d'asile.

370

(À part.)

(Haut.)

(À part.)

(Haut.)

PORTER

C'est affreux ! Abominable ! Vous serez bientôt vengée de ces misérables. Tenez, Madame, voilà mon porte-feuille ; vous y trouverez mon nom, ma demeure, et des effets payables à vue. Allez chez moi, ma maison sera la vôtre. Si je ne revenais pas. Je ne sais comment dire cette

375

chose. Si j'étais par hasard. Diable ! c'est fort embarrassant. N'importe, gardez tout ; je ferai mon possible pour vous revoir bientôt.

MADAME ALAIN

Ah Monsieur ! Quelle générosité ! Je ne sais si je dois accepter ou refuser ; il suffit d'être malheureux pour être soupçonnés.

380

PORTER

Laissez les coquins soupçonner les honnêtes gens, et faites ce que vous devez à votre mari et à vos enfants.

MADAME ALAIN

Mes enfants, jetez-vous aux genoux de votre bienfaiteur.

(Il les baise.)

PORTER

Non point ; qu'ils m'embrassent... Je les trouve fort intéressants.

MADAME ALAIN

Permettez, Monsieur, que j'aie à faire part à mon mari de vos bienfaits.

385

PORTER

C'est juste, Madame. La seule chose que je vous recommande, c'est de ne point dire l'endroit où vous m'avez rencontré.

MADAME ALAIN

Je n'oublierai jamais, Monsieur...

(Il s'éloigne pour éviter ses remerciements.)

PORTER

Ce n'est pas nécessaire.

*(François et Nanette suivent leur mère ; la petite quitte sa main et vient dire
au Lord :)*

MADAME ALAIN

Allons, mes enfants, allons rejoindre votre papa. Adieu papa.

390

PORTER

Oui, Madame, c'est un homme ; cela vous étonne ? Vous avez raison ;
car ils sont maintenant fort rares.

MADAME ALAIN

Excusez, Monsieur, la frayeur que m'a causée votre présence.

PORTER

Rassurez-vous, Madame, je ne viens ici que pour vous faire du bien.

MADAME ALAIN

Du bien, Monsieur, je n'en reçois de personne ; le travail de mes mains
suffit au besoin de ma famille.

395

PORTER *(l'embrassant avec transport)*

Adieu mon enfant.

MADAME ALAIN

Monsieur, pardonnez-lui cette expression ; à son âge on ignore...

PORTER

Elle ne se trompe pas, les malheureux sont mes enfants.

SCÈNE XVIII

PORTER *(seul)*

Maintenant si je suis tué, cela m'est indifférent, je mourrai avec la satisfaction d'avoir passé un quart d'heure de temps d'une manière fort agréable ; mais le Comte n'arrive pas. Le temps me paraît fort long ; attendons, il ne peut tarder.

SCÈNE XIX

Porter, Un Musicien, suivi de plusieurs autres, vient pour donner une sérénade, et dit.

405

LE MUSICIEN

Doucement, c'est ici. Point de bruit.

PORTER

Le voici, sans doute.

LE MUSICIEN

Êtes-vous prêts ? Commencez.

PORTER *(prenant son pistolet)*

Je ne commence point, c'est à vous.

(La musique doit partir en même temps que le bras de Porter est levé pour lâcher le coup de pistolet.)

LE MUSICIEN

Eh bien, ensemble, que cela ne fasse qu'un coup.

410

PORTER *(après le couplet des deux Jumeaux de Bergame qui sera joué, dira :)*

Ma foi, j'allais faire, sans le vouloir, peut-être une grande malheur.

(Les Musiciens se retirent.)

LE MUSICIEN

J'entends quelqu'un ; retirons-nous.

SCÈNE XX

PORTER *(seul)*

Il faut avouer que cet endroit il est fort incommode pour des gens qui veulent se battre tranquillement. Mes pistolets sont-ils en bon état ?

Oui, c'est bon. Le Comte verra comme je m'en sers dans l'occasion.

415

SCÈNE DERNIÈRE

La Marquise de Volmar, Porter.

LA MARQUISE *(doit être enveloppée d'un manteau)*

C'est ici que doit être ce perfide Lord.

(Il se prépare à se battre.)

PORTER

Le voici enfin !

LA MARQUISE

Le lâche !

PORTER

Point d'injures, les honnêtes gens ne doivent pas les connaître. Vous m'avez menacé, apprenez que la crainte n'a aucun pouvoir sur mon âme.

420

LA MARQUISE

Eh bien ! Défends-toi.

(La Marquise tire son pistolet en l'air.)

PORTER

Commencez, vous en avez le droit.

PORTER

Êtes-vous satisfait ?

425

LA MARQUISE

Je ne le serai qu'après que tu m'auras arraché la vie.

PORTER *(tire son coup en l'air)*

Voilà comme je me bats avec ceux que j'ai insulté. - Soyons amis - J'épouse maintenant votre soeur ; si vous ne m'en croyez pas encore digne, recommencez : me voilà.

LA MARQUISE *(en jetant son manteau)*

Tant de générosité me désarme : reconnaissez la Marquise de Volmar
qui vous pardonne.

430

PORTER

C'est vous, Marquise ? Est-il possible ! C'est vrai. - Diable ! Mademoi-
selle, cependant si vous m'aviez tué, je ne vous épousais pas.

LA MARQUISE

Ah, Milord ! Je n'en eus jamais l'intention ; lorsque je vous ai attaqué,
mes armes n'étaient pas dangereuses.

435

PORTER

Mais si je n'avais pas été un galant homme, et que je vous eusse tuée.

LA MARQUISE

Je ne demandais que la mort ; à quoi sert la vie, quand on est condam-
née à la passer dans l'opprobre.

PORTER

Dans l'opprobre ! Non, Mademoiselle. Moi manquer à mon parole ! Je
suis Anglais, quand je partis pour mon pays je faisais mon devoir. Après
une longue absence, je revenais enfin terminer vos inquiétudes ; mais
votre frère m'en a empêché ; sa précipitation, sa lettre, ses menaces...

440

LA MARQUISE

Mon frère ignore ce qui vient de se passer ; la lettre que vous avez reçu
ce matin était d'une main étrangère.

PORTER

Je respire maintenant ; je ne lui aurais jamais pardonné d'avoir cherché⁴⁴⁵ à m'intimider ; mais je lui rends mon estime et mon amitié : allons chez lui de ce pas, si j'ai eu des torts à ses yeux, je veux les réparer à l'instant. Mademoiselle, quand un honnête homme s'égare, son erreur ne dure pas longtemps, la probité et l'honneur le ramènent bientôt à ses devoirs.

450